AUX CANADIENS-FRANÇAIS DE L'ONTARIO

RAISONS D'ESPÉRER

PAR

LE PÈRE PIERRE GRANGER, O. P.

LE ROSAIRE
SAINT HYACINTHE, P. Q.

1915

(Cette brochure est mise en vente au profit des écoles bilingues, à 10 sous l'exemplaire)

Bog
1915
G 258

EX-LIBRIS
No. 445
J. L. W. DUMONT

ECG

Purchased for the Lorne Pierce Collection
at Queen's University on the
Edith Chown Pierce Trust

3.

AUX CANADIENS-FRANÇAIS DE L'ONTARIO

RAISONS D'ESPÉRER

PAR

LE PÈRE PIERRE GRANGER, O. P.

LE ROSAIRE
SAINT HYACINTHE, P. Q.

1915

(Cette brochure est mise en vente au profit des écoles bilingues, à 10 sous l'exemplaire)

Vu et approuvé :

fr. P.-M. Béliveau, O. P.

fr. M. A. Lamarche, O. P.

Permis d'imprimer :

fr. Henri Hage, Prov. O. P.

Saint Hyacinthe, 1er janvier, 1915

Imprimatur :

✠ A. X., Ev. de Saint Hyacinthe

1er janvier, 1915

Aux Canadiens-Français de l'Ontario (1)

"RAISONS D'ESPÉRER"

MESDAMES, MESSIEURS,

Durant la guerre européenne actuelle, tout le monde n'est point soldat, même en France Le simple " pékin " n'a pas cessé d'exister. Il se rend même parfois, tout simple pékin qu'il est, sur la ligne de feu. Littérateur, journaliste, député, il doit continuer à parler et à écrire. Mais, dans un temps où l'on n'est éloquent que par " la bouche des canons ", cet homme éprouve à parler une sorte de gêne humiliée, la gêne de l'homme qui ne peut que parler, quand les autres peuvent agir et se faire tuer.

Je suis venu, moi aussi, ce soir, sur la ligne de feu, sur le front de bandière. Et, comme le parleur de France, moi qui ne vous apporte que des mots, j'éprouve une particulière confusion en face de compatriotes qui savent si bien agir, devant un auditoire où je reconnais quelques-uns des soldats et des officiers qui mènent le bon combat canadien-français contre ceux qui ont déjà mérité d'être appelés les Prussiens de l'Amérique.

Bien plus, je n'ai pas même le mérite de vous apporter des mots nouveaux, non plus que de nouvelles lumières, Je suis venu trop tard dans une question trop vieille ! Je n'ai pas l'impertinence de croire que je vous apporte des " raisons d'espérer " que vous ne possédiez déjà. Mais parfois, dans les longues marches, les soldats ont besoin d'entendre répéter,

---

(1) Conférence prononcée à Ottawa, le 10 Déc. 1914, au profit des écoles bilingues, dans la salle du Couvent de la rue Rideau.

350144

pour rythmer leurs pas, les airs connus et les phrases familières qui alimentent le patriotisme. C'est à quoi j'ai songé, quand j'ai reçu l'autre jour l'aimable invitation de ceux qui ont organisé cette soirée. Et ma conférence n'a pas d'autre ambition que d'être une sorte de chanson de marche qu'il n'est pas nécessaire de bien chanter et dont il importe peu que l'air soit vieillot, parce que, dans ces moments-là, c'est le cœur qui écoute et qu'il suffit d'un rien pour faire surgir dans l'âme préparée la grande image d'une patrie que l'on aime d'autant plus qu'elle exige plus de dévouements et plus de sacrifices.

I La barbarie allemande et ontarienne, — et la civilisation

Parmi les raisons que vous avez, Mesdames et Messieurs, d'espérer le triomphe de votre cause, — raisons nombreuses et variées, — il m'a paru que quelques-unes recevaient comme une sorte de confirmation des événements qui, depuis quatre mois, sont en train de transformer l'Europe. Et ainsi, durant les quelques minutes de cette causerie où vous êtes venus pour faire une charité qui doit bien vous tenir au cœur, votre attention ne sera pas détournée des deux grandes pensées qui, sans doute, en ce temps-ci, ne vous quittent guère, — et nous passerons successivement des tranchées d'Europe, où la France et ses Alliés se battent pour ce qu'il y a de meilleur dans notre civilisation, aux tranchées de l'Ontario, poste de la civilisation française en Amérique, où les Canadiens-français défendent généreusement les deux grandes richesses du patrimoine commun : notre langue et notre foi.

La cause de la guerre européenne, Mesdames et Messieurs, vous fournit une première raison d'espérer.

On a dit, en effet, et l'on répète que c'est pour la civilisation européenne elle-même que les Alliés combattent. C'est

là, je crois, plus qu'un cri de ralliement autour du drapeau : c'est une vérité profonde de philosophie sociale.

Il existe, depuis plusieurs siècles, une civilisation européenne, ou plus exactement, une civilisation occidentale, civilisation qui est, à juste titre, fière de sa grandeur et orgueilleuse de progrès qu'elle a quelque raison de croire indéfinis ; civilisation dont le niveau, dans l'ensemble du moins, n'a été atteint par aucune civilisation de l'histoire connue. Or, la cause de cette supériorité incontestable vient évidemment de la collaboration de nationalités différentes. L'antiquité avait ignoré cette collaboration, parce qu'elle avait ignoré le christianisme. Et ce n'est pas là l'opinion d'apologistes catholiques, ou au moins, d'apologistes chrétiens. J'ai lu la thèse dans un livre fait par Benjamin Kidd, qui est, je crois, libre-penseur, et intitulé : " Social evolution ". Dans ce livre, fortement construit, quoique un peu massif et lourd, et que, malheureusement, je n'ai pas eu le temps de retrouver, — certaines citations vous auraient sûrement intéressés, — le philosophe américain développait cette idée que toute nationalité est en quelque sorte foncièrement particulariste et portée à se renfermer en elle-même. Le plus petit peuple ancien faisait finir le monde civilisé à ses propres frontières, et traitait les nations étrangères de barbares. Vous voyez que l'histoire se répète et qu'il existe encore des peuples particularistes. Mais il se fonda un jour, sur le rivage oriental de la Méditerranée, une religion à tendances universalistes. C'est alors que prit naissance la civilisation moderne. Les nations n'avaient eu que des liens de commerce ou des alliances de guerre ; il y eut désormais dans le monde une certaine fraternité entre les peuples. Les peuples anciens avaient travaillé séparément, chacun en quelque sorte dans sa spécialité, avec les défauts et les qualités de son tempérament national. Les peuples nouveaux, grâce à l'idée religieuse qui tempérait, sans le détruire, le particularisme de chacun, connurent, avec une diminution

notable des guerres, la collaboration féconde. Il y eut une opinion commune, et sur certaines questions, dans les sciences, dans les arts, l'accord naquit, complet et définitif. Chaque nationalité apporta des qualités spéciales. L'une, plus inventive, fournit les hypothèses ; une autre, plus patiente, sut donner plus de rigueur à leur vérification ; celle-ci, plus progressive, empêcha la routine et le piétinement sur place ; celle-là, plus conservatrice, eut ce respect du passé qui fait qu'on ne lâche pas la proie pour l'ombre : et les résultats furent communs. La frontière du progrès, vite atteinte chez les peuples d'autrefois, fut reculée indéfiniment jusqu'à permettre des espoirs que les anciens auraient traités de rêves absurdes. Telle fut la civilisation occidentale.

Mais quand l'idée chrétienne peu à peu s'affaiblit, certains peuples tentèrent de retenir au moins du christianisme ce qui en faisait la valeur sociale. Ou inventa, plagiant le christianisme, des idées de fraternité humaine, afin que la machine continuât de marcher sur la foi de ses anciens ressorts. Mais d'autres peuples ignorèrent ces finesses, et l'on peut dire que l'orgueil allemand, militaire et scientifique, n'est ni plus ni moins qu'une floraison du particularisme antique. Le " surhomme " prussien, aussi ignorant que le barbare d'autrefois, et méprisant des collaborateurs sans lesquels il n'existerait pas, ni philosophiquement ni scientifiquement, ni même comme peuple, a rêvé de substituer à la civilisation occidentale la " kulture " allemande. Et je crois qu'il est fatal qu'un peuple non chrétien retourne à ce particularisme. Et je demande qu'on me montre une idée capable de remplacer l'idée chrétienne, dans le rôle civilisateur exceptionnel qu'elle a joué dans le monde.

Il est donc vrai de dire que la victoire que les Alliés remporteront sur l'Allemagne, — victoire qui peut être lente à venir, mais qui n'est plus douteuse, — est la victoire de la civilisation européenne contre une renaissance de la barbarie antique et la leçon qui restera du péril encouru sera pro-

fitable, espérons-le, et pour le christianisme et pour la civilisation.

Or, la civilisation européenne eut des rejetons en Amérique. Il vint un jour où deux races européennes, qui avaient grandi en Amérique, firent un pacte afin de poursuivre, dans une collaboration pacifique, sur le nouveau continent, la même œuvre de civilisation qui donnait de si magnifiques résultats dans le vieux monde. Ces deux races consentirent à se traiter comme des races égales, tenues toutes deux à des égards et à des concessions réciproques. Et l'on peut dire que les avantages du pacte étaient proportionnés. La race française était en territoire conquis, mais elle avait obtenu peu à peu toutes ses libertés de la part des hommes d'état anglais, " ambitieux, comme on l'a dit, de parer l'Angleterre de nos mœurs, de nos traditions, de notre intelligence françaises ". Notre race était inférieure aussi en richesse et en influence. Mais, si l'on considère nos origines sur ce continent, la sélection scrupuleuse des premiers colons envoyés en Nouvelle-France, le puissant idéal dont vivaient nos pères, l'héroïsme de leur histoire, — si l'on songe que les Anglais du Canada ne descendaient, eux, pour la plupart que de marchands venus pour leur négoce, et d'émigrants disparates ou douteux, on pardonnera aux Canadiens-français de croire que s'il y a eu, dans l'acceptation du pacte fédéral, condescendance de quelque côté, cela ne put pas être du côté de Messieurs les Anglais.

Ce pacte de la Confédération, dans la pensée des hommes d'Etat anglais qui le rendirent possible, comme dans la pensée des Canadiens éminents qui le réalisèrent, fut basé sur les meilleurs principes de la civilisation d'Europe. Ce fut, de la part de deux races, l'engagement de travailler, chacune à sa manière, à l'agrandissement, à l'embellissement de la patrie commune. La collaboration des races a fait en Europe la civilisation européenne. La collaboration de deux bonnes

races devait faire le même miracle en Amérique. C'est là l'idée qui a fait notre Confédération.

Cependant, l'Anglais de l'Ontario croit que la civilisation ontarienne se suffit à elle-même, comme elle suffit au Dominion entier. L'Ontarien, comme l'Allemand, s'imagine qu'il est un être supérieur, et qu'il peut retourner sans crainte au particularisme ancien... C'est l'attitude de l'homme qui dédaigne " a priori " la science des autres et la mentalité des autres, attitude d'imbécile quand il s'agit d'un individu, attitude de barbare, quand c'est un peuple. Et l'imbécile s'appellera M. Homais, le personnage légendaire de Flaubert. Et le barbare s'appellera le Chinois, le Mahométan, le Prussien, ou même, un jour, l'Anglais de l'Ontario, s'il reste sourd aux leçons de civilisation que, charitablement, les Canadiens-Français sont en train de lui donner.

Or, Mesdames et Messieurs, cette leçon, pour être salutaire, doit s'adapter à la mentalité et au tempérament de votre élève. Le garçon n'est pas très intelligent, ni très généreux, mais qui sait ? peut-être qu'en lui forçant l'esprit, le cœur et la main... Dites-lui donc, à cet élève indocile : Avons-nous fait un pacte fédéral, oui ou non ? Croyez-vous, malgré vos instincts particularistes, que ce pacte fédéral vous soit de quelque utilité et vous fournisse quelque avantage, oui ou non ? Si non, dites-le donc tout haut, afin que nul n'en ignore, de Toronto à Montréal, de Montréal à Halifax, de Halifax à Londres. Si oui, cessez alors de croire que les droits et privilèges de la Confédération sont pour vous, les devoirs et les obligations pour les autres. Apprenez qu'en refusant de rendre justice à la minorité française de l'Ontario, vous repoussez le pacte consenti par vos pères et vous travaillez à la rupture du lien fédéral. Sachez que votre récente loi scolaire, avec ses dénis brutaux, ses concessions hypocrites et grossièrement intéressées, n'aboutirait en somme qu'à faire des petits Canadiens-français des êtres mutilés, empêchés,

amoindris, sans caractère et sans action propres, et, à plus forte raison, inaptes aux préoccupations d'ordre universel et aux grands mouvements d'ensemble dont une nation a toujours besoin à certaines heures. En défendant la langue française, nous défendons dans l'Ontario le pacte fédéral et les intérêts supérieurs de la civilisation. Notre cause se rattache donc à celle qui précipite les Alliés au-devant de l'oppresseur sur les territoires ensanglantés de l'Europe. Et, si l'effusion du sang n'est point requise au triomphe de cette cause, du moins saurons-nous apporter, dans ce combat légal, assez d'élan, de générosité et d'endurance, pour bien mériter, nous aussi, de la patrie et de l'humanité.

II La barbarie allemande et ontarienne, — et l'opinion du monde civilisé

Mesdames et Messieurs, cette première raison s'appuie, en définitive, sur la capacité qu'auraient les Ontariens de s'instruire à la vue de l'échec allemand. Heureusement, il y en a d'autres.

La guerre actuelle met aussi en lumière l'un des meilleurs résultats de la collaboration des races et l'un des éléments principaux de notre civilisation : je veux dire la force de l'opinion éclairée dans le monde occidental. Relativement une nouvelle venue, puisque c'est au XVIIème siècle seulement que l'on commence à la nommer avec quelque respect, cette puissance n'a jamais eu, dans le passé, le rôle prépondérant qu'elle est en train de jouer dans cette guerre de l'Europe. Il m'a semblé, Mesdames et Messieurs, que de constater cet accroissement d'un pouvoir sur lequel vous avez, vous aussi, le droit de compter, cela vous serait un second et sérieux motif d'espérer.

La puissance d'nn roi parait assez au degré d'empressement que l'on met à lui faire la cour et à briguer son alliance. Or, il existe aujourd'hui, dans le monde, une souveraine appelée l'Opinion, auprès de laquelle toutes les nations ont des milliers d'ambassadeurs. Les hommes d'Etat qui gouvernent sagement font avec elle des " ententes cordiales ". Elle a des flatteurs comme n'en eut jamais Louis XIV. On va même, pour rester dans ses bonnes grâces, jusqu'à garder les apparences de la justice ; car il faut dire que cette souveraine, — capricieuse et légère, comme c'est le droit d'une jeune souveraine, — est amie cependant de la justice et qu'elle se fait volontiers le chevalier des petits peuples tyrannisés et des minorités qu'on opprime.

Aussi a-t-elle été, dès le début de la guerre, pour la Belgique contre l'Allemagne. L'Allemagne nécessairement méprise l'opinion. Quand la force fait le droit, l'opinion peut être considérée comme une non-valeur. L'opinion n'est que la pitié et l'indignation des honnêtes gens. Est-ce que cela compte ? " Après ma victoire ", pouvait se dire l'Allemagne, " l'opinion s'empressera de m'applaudir. " Et elle mit avec tranquillité son pied botté sur le sol neutre de la Belgique.

Autrefois, on aurait pu en appeler, contre cette violation, à la postérité et mettre l'Allemagne, — voici une bien vénérable métaphore, — " au pilori de l'histoire ". Aujourd'hui, l'opinion pratique et forte, commença par fournir aux Belges l'appui de l'Angleterre. Je ne veux pas dire que les hommes d'Etat anglais ont déclaré la guerre uniquement pour venger la Belgique. On a prétendu que l'Angleterre faisait la guerre pour détruire une flotte et un commerce rivaux. Et je ne discute pas la question. Mais ce qui parait certain, c'est que, sans l'indignation soulevée dans l'Empire par la violation de la neutralité belge, les hommes d'Etat anglais auraient hésité à s'engager dans une pareille guerre, juste au moment où, en Irlande comme aux Indes et au Canada, l'Empire était profondément divisé. En violant la neutralité belge, les

Allemands ont mis contre eux l'opinion et fourni au cabinet anglais le sentiment qui devait refaire l'unité de l'Empire. M. Asquith put rédiger le très habile appel au secours de la Belgique. Officiellement, la guerre fut donc faite pour le respect des petites nationalités. C'est ce beau côté de la guerre qu'on a fait valoir pour attirer les recrues.

Autrefois Tyr, Sidon, Venise, — nations marchandes comme l'Angleterre, — engagèrent des soldats étrangers. Mais, pour se procurer ces mercenaires, il fallait la forte solde et la promesse des dépouilles ennemies. Soyons heureux, Mesdames et Messieurs, d'appartenir à une époque où l'on ne croit pouvoir lever des soldats qu'en faisant appel aux meilleurs sentiments de l'homme : la pitié pour un opprimé et l'indignation contre un tyran. Il faut bien espérer d'un temps où, pour se battre, les mercenaires exigent ce salaire-là, et ne regardent pas tant à la solde et au butin promis, qu'à la justice et au bon droit de la cause.

L'opinion n'a pas seulement fourni aux Belges des soldats, elle a fourni aux blessés et aux civils fugitifs des secours de vêtements et d'argent. Dans tout le monde, spontanément, se sont organisés les fonds de secours aux Belges. Et remarquez, Mesdames et Messieurs, que ce n'est pas un pays ou un souverain qui secourt ainsi la Belgique : c'est auprès de l'opinion du monde civilisé, autant qu'auprès des gouvernements, que la Belgique envoyait ces délégués officiels qui, récemment dans nos grandes villes, tenaient des assemblées publiques.

L'opinion donne encore à la Belgique la gloire. Et s'il est vrai que c'est de cela que vivent les peuples, la Belgique n'est pas près de mourir. Au-dessus de toutes les gloires patriotiques et nationales, on met, en ce temps, comme une gloire commune de l'humanité, la gloire de la Belgique. Ce pays, qui n'a plus à défendre et à perdre qu'un petit coin de territoire, occupe une bien grande place dans la mémoire e

le cœur des hommes, Ce n'est plus à lui, en quelque sorte, qu'appartiennent ses blessés et ses héros, — et, quant à ses morts, changeant pour eux le vers du poète, l'on peut dire :

Et comme ferait une mère,
La voix du " monde entier " les berce en leurs tombeaux.

Et vous me permettrez de dire, en passant, que cette gloire ne paiera jamais le serviee que ce petit peuple, en défendant son territoire violé, a rendu à la civilisation elle-même. La Belgique aurait pu, en effet, protester platoniquement et laisser passer l'ennemi qui offrait d'indemniser. Elle a préféré la mort, l'incendie et la perte de son territoire. C'est là, Mesdames et Messieurs, contre le matérialisme qui menaçait le monde, la plus belle protestation, la seule qui soit vraiment éloquente, — celle du martyr qui donne son sang, mais garde sa foi.

L'opinion, qui a été pour la Belgique une si précieuse alliée, manifeste encore de bien des manières son influence sur les événements actuels. Cette influence se devine au souci qu'ont les gouvernants de mettre le bon droit de leur côté, aux ménagements de la censure elle-même, aux enquêtes sur les atrocités allemandes, et surtout au rôle tout à fait caractéristique des écrivains et des journalistes. En d'autres temps, on avait quelque respect pour la postérité. Les rois ne dédaignaient pas de poser devant l'histoire. Racine, historiographe de Louis XIV, suivait les armées à la guerre. Mais aujourd'hui, le reporter, le journaliste et surtout l'écrivain de talent, accrédités auprès de l'opinion, ont une influence dont on peut calculer en hommes et en argent la valeur et le rendement. Sans doute, les écrivains ne se rendent pas compte eux-mêmes de la portée de leurs armes dans la guerre actuelle. Et de là, en présence de ceux qui vont au feu réellement, une modestie qu'il faut se garder de leur enlever. Mais leur influence parait davantage à distance. Elle est même assez

reconnue dans les pays en guerre. Et M. de Mun, capitaine de dragons qui ne maniait plus que la plume, lorsque la mort a fait cesser, il y a quelques semaines, les articles qu'il envoyait à l' " Echo de Paris ", a pu être pleuré, dans toute la France, comme un soldat mort au champ d'honneur.

C'est donc une force que les Allemands ont méprisée, en méprisant l'opinion. On a dit que la violation du territoire belge fut une brutalité. N'allez pas me croire trop germanophile, si je me contente de dire que ce fut une sottise. Ce devra être l'humiliation du surhomme prussien d'avoir agi, dans cette guerre, non pas comme une brute, si c'est là son orgueil, mais comme un sot, ce qui n'est jamais glorieux. Violer un traité pour fournir un passage rapide à son armée, sans songer aux conséquences diplomatiques de cette violation ; commettre des atrocités pour effrayer les populations, sans songer que l'on s'aliène ainsi les honnêtes gens, et que le sentiment des honnêtes gens, cela peut représenter de l'argent et des hommes, — voilà ce qu'on a le droit d'appeler, je pense, une sottise, à moins que vous ne préferiez soutenir que c'est là la mentalité simpliste et enfantine d'un peuple barbare. Il reste piquant de pouvoir affirmer que l'Allemagne où le sentiment était considéré comme une faiblesse, aura été vaincue dans cette guerre par un sentiment ; que le pays justement où c'était une infériorité de tenir sa parole et de respecter une promesse, aura été vaincu par le respect qu'on a eu pour un traité et pour la parole donnée.

Pourquoi l'opinion ne ferait-elle pas pour vous, Mesdames et Messieurs, ce qu'elle a fait pour un petit peuple contre l'Allemagne ? Dans notre pays, en effet, l'opinion n'est pas sans puissance. Elle est seulement, parce que moins éclairée qu'en Europe, plus facile à exploiter, plus sujette aux engouements, plus exposée aux paniques. Et Dieu sait si l'on s'est privé d'abuser de ces défauts !

Parmi les journaux qui forment l'opiniou canadienne-française, il en est qui font un commerce, et ceux-là travailleront à votre cause, dès que vous serez riches et puissants ; et d'autres qui sont au service d'un idéal politique ou religieux et de qui vous pouvez beaucoup espérer. Autour de vous sont les vaillants journaux dont votre cause est la raison d'être.

Celui qu'a fondé l'Association d'Education a déjà dans Québec l'autorité d'un spécialiste et nous apporte chaque jour, — il est, hélas ! trop peu répandu, — d'excellents renseignements et des articles sérieux et solides. Et permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de mentionner au moins ce mouvement d'opinion, enthousiaste chez les uns et hostile en d'autres milieux, créé par un journal de Montréal qui est lu et discuté par notre classe instruite. A quelque opinion politique qu'on appartienne, je crois qu'il est impossible de ne pas reconnaître, je ne dis pas la hauteur d'aspirations et la belle tenue littéraire, mais l'heureuse influence nationale et religieuse du grand quotidien montréalais. A quelque opinion politique que l'on appartienne, je ne crois pas que l'on puisse refuser son admiration à celui qui est l'âme de ce mouvement, ni même s'empêcher d'espérer dans la race qui a donné à cet homme de si belles qualités et un si grand idéal.

Ce journal a quelquefois, plus qu'un autre, fait pénétrer quelque lumière à travers le brouillard opaque des cerveaux saxons. L'opinion canadienne-française en effet, n'a presque pas accès dans l'Ontario anglais. En Europe, une opinion commune circule partout, parce que les hommes chargés d'éclairer cette opinion comprennent les principales langues européennes et servent, au moyen de diverses publications, d'interprètes internationaux. Notre pays est arriéré sur ce point et constatons qu'ici du moins, la responsabilité n'est pas nôtre. L'Anglais de l'Ontario ignore le français ; c'est là son moindre défaut. Peut-être faudra-t-il que vous ayez un jour, dans l'Ontario, un journal qui serve en anglais la cause

du français. Je vous disais que l'Anglais ontarien est votre élève : il a le droit d'être instruit dans sa langue !

Vous en appellerez donc de plus en plus, Mesdames et Messieurs, à la puissance de l'opinion. C'est quand on considère cette puissance, que la pensée formulée par le Dr Grasset devient évidente : " En biologie humaine, ce n'est pas la force qui fait le droit, mais le droit qui fait la force ". C'est devant l'opinion qu'il faut traîner vos persécuteurs et les y présenter dans l'odieuse posture qu'ils ont prise, celle du fort qui brutalise le faible et, selon le mot de Montalembert, " de l'homme qui frappe une femme, et qui a toujours tort, quand même il aurait raison. "

III La barbarie allemande et ontarienne, — et les qualités de l'âme française

Mais, Mesdames et Messieurs, quand l'univers vous manquerait, vous ne vous manquerez pas à vous-mêmes. Nous possédons ces qualités particulières du Français qui se manifestent sous des aspects nombreux, dans la guerre présente, et dont le rappel sera pour vous, en même temps qu'un exemple, un troisième et dernier motif d'espoir et d'encouragement.

Ces qualités, dont quelques-unes ne s'étaient pas encore révélées, ont surpris certains Français eux-mêmes qui avaient oublié que l'âme française a la prérogative de s'adapter aux situations les plus contradictoires, et que, dans la gamme du sentiment patriotique, aucune note ne lui est inconnue. Au lendemain de la déclaration de guerre, — fin de juillet dernier, — une France unie se leva en face du Prussien, une France étonnée elle-même de cette unité qu'elle ne se connaissait pas. La veille, il y avait des partis politiques discutant passionnément un procès scandaleux ; le lendemain, il n'y

eut que le parti de la grande revanche. La veille, on était clérical et anticlérical ; les uns acclamaient la loi de trois ans et d'autres chantaient l'*Internationale.* Mais le lendemain, permettez-moi de citer M. René Doumic, " tous, l'artiste et l'artisan, le prêtre et l'instituteur, toutes les idées, toutes les professions, tous les âges, en prenant rang dans l'armée, eurent une même âme et devinrent un même soldat ", celui que M. Doumic appelle " l'héroïque soldat de 1914. "

Nous devons regretter, Mesdames et Messieurs, que le Prussien de l'Ontario n'ait pas la brutale franchise du Prussien d'Europe. Nous nous rallierions plus facilement, nous aussi, sous les balles ennemies que devant les lois tyranniques. Et c'est pourquoi, il est des lois plus meurtrières que les balles, non pas seulement parce que les unes n'enlèvent que la vie, tandis que les autres peuvent atteindre l'honneur, mais parce qu'on résiste forcément aux unes, tandis qu'on voit plus difficilement le danger des autres et que beaucoup restent indifférents à ce danger.

Certes, il ne m'appartient pas de parler des divisions qui peuvent exister dans les rangs mêmes des Canadiens-français de l'Ontario. Dans votre situatien, ces divisions ne sauraient être ni profondes, ni sérieuses. Car, s'il y avait divergence sur les points fondamentaux, si des Canadiens-français se rencontraient assez lâches pour soutenir la thèse des ennemis, ceux-là ne seraient pas seulement des frères séparés ou désunis, ils ne mériteraient même plus d'être appelés des frères ni des Canadiens français.

Mais ce qui m'étonne douloureusement, ce qui est une humiliation pour moi, c'est l'apathie de certains Canadiens-Français du Québec à votre égard. Votre cause est une cause nationale, et je vous conteste même, Mesdames et Messieurs, je vous conteste le droit que vous prenez d'appeler vôtre la cause des écoles de l'Ontario ; c'est la cause de tous les Canadiens-français. Le soufflet des Anglais de l'Ontario rougit la

joue de tous les Canadiens-Français, dans le Québec comme dans l'Ontario et dans tout le Dominion. Oh ! j'en sais de mes compatriotes que n'atteint pas cette rougeur, mais ceux-là ne sont pas la majorité, ils sont le petit nombre. Les autres, ceux qui agiraient, ne savent pas ou ne comprennent pas. Ils n'ont pas songé à l'injure qu'il y a pour tout Canadien-français dans cette façon désinvolte avec laquelle le Saxon rejette le pacte fédéral. Ils n'ont pas songé à l'insulte qu'il y a pour tout Canadien-Français dans ce mépris transcendant et prussien qui foule aux pieds les plus élémentaires de nos droits. Ne faites pas à vos compatriotes l'injustice de croire qu'ils voient le mépris, qu'ils entendent l'insulte et qu'ils en acceptent la honte. Ils finiront par comprendre, grâce à la campagne inaugurée bientôt par l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française.

Ils finiront par comprendre qu'ils n'ont pas le droit de se croire libres, tant que vous serez asservis. Et le geste secourable suivra de près la pensée. Et, malgré la rigueur des temps et la multiplicité des œuvres, un jour viendra où l'on pourra dire, changeant un peu le mot de Duguesclin, " qu'il n'y a pas une femme dans la Nouvelle-France qui ne filât volontiers pour que les petits Canadiens-Français puissent apprendre la langue de leurs mères ".

Mais il y a en France, Mesdames et Messieurs, une union plus inattendue que celle des partis : c'est celle des Français avec leurs prêtres. C'est une union dont il faut bien augurer, car elle s'est opérée sur le champ de bataille et dans le sang. Un officier allemand a fait le plus bel éloge de la force que donnait aux Français cette union, quand il disait récemment à des prêtres français faits prisonniers : " C'est vous qui êtes l'âme de la résistance, nous allons vous fusiller ! " Puissent les prêtres, Mesdames et Messieurs, mériter toujours un pareil éloge des ennemis de leur patrie ! Et je sais d'admirables prêtres, d'admirables religieux qui ont été ainsi partout dans

l'Ontario " l'âme de la résistance. " Ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire l'éloge de leur courage, de leur zèle éclairé et de leur modestie, mais permettez-moi de dire que, si les Anglais de l'Ontario devaient fusiller quelques-uns de ceux qui organisent la défense de notre langue, je crois que c'est à ces religieux et à ces prêtres qu'ils en feraient d'abord l'honneur, et l'honneur serait mérité.

Les Français ont fait plus que de s'unir, ils se sont pliés aux manœuvres pénibles, presque humiliantes et dépourvues de poésie de la guerre moderne. Avez-vous lu, Mesdames et Messieurs, " La Guerre en dentelles ", de Georges d'Esparbès ? C'est l'épopée du soldat de France, à une époque où la guerre était une promenade sanglante et meurtrière, mais élégante et superbe, une sorte de parade " très chic " où l'on se faisait tuer pour vrai. Charger l'ennemi avec fleurs à son casque et rubans à ses vêtements qui bouffent, aller au feu comme à une fête et savoir " mourir en beauté ", improvisant, " suprême victoire sur la carcasse qui tremble (1) un bon mot ou un beau geste, cela, c'est la guerre en dentelles. Il n'était pas nécessaire, en ce temps-là, pour être un grand soldat, d'avoir de l'entraînement et des muscles, il suffisait tout simplement d'être un héros. Le jeune marquis efféminé allait entendre siffler les balles en suçant un bonbon ; il n'aimait pas souiller son pourpoint brodé, à moins que ce ne fût de sang, mais il donnait avec nonchalance sa vie.

Le soldat français de 1914, le petit-fils des guerriers en dentelles, depuis quatre longs mois, fait le coup de feu dans la boue des tranchées. Oh ! je sais que son âme n'en perd ni son envol, ni sa grâce, ni sa gaîté, ni son insouciance. J'imagine qu'il a inventé des mots d'argot spirituels pour se moquer de lui-même et du trou où il s'enterre, comme il se moque des " Boches " et de leurs " marmites ". Mais la fête d'autrefois est devenue une besogne prosaïque et sérieuse, et M. Doumic,

(1) Rostand

dans le discours cité, fait remarquer avec quel désintéressement le soldat de 1914 se plie à cette situation. On n'est plus à cheval, on n'a plus à marcher, à courir à la mort, il faut se coucher, tirer son coup de feu et attendre sans voir et sans savoir. Il n'y a plus de coquetterie à avoir avec la mort, quand elle se présente sous ces espèces. Un soldat écrit : " Y a-t-il des batailles ? Nous ne voyons que des tranchées et encore des tranchées, des fils de fer et encore des fils de fer. Tout le monde invisible. Le moins de mouvement possible. On s'observe. Pour mission : tenir le front qu'on occupe. "

Avez-vous songé, Mesdames et Messieurs, qu'il faudra désormais, dans l'Ontario, et pour longtemps peut-être, faire la guerre des tranchées, et que vous devrez aussi avoir pour mot d'ordre : tenir le front qu'on occupe ? Jusqu'ici, votre guerre a été intéressante. Il y a eu de belles passes d'armes, et vos champions se sont battus au grand jour. Vous avez même des jeunesses qui ont fait parler d'elles. Il y eut, en France, au siècle dernier, des soldats appelés les " Marie-Louise. " Quand Bonaparte, en 1814, leva de toutes jeunes recrues, ces enfants furent surnommés, en l'honneur de l'Impératrice, un peu aussi par dérision, les " Marie-Louise. " Mais les Marie-Louise se conduisirent héroïquement et changèrent leur sobriquet en titre de gloire.

Vous avez eu, dans l'Ontario, Mesdames et Messieurs, votre épopée des Marie-Louise. Je veux parler de la crânerie des gosses de l'Ontario évacuant l'école au nez des inspecteurs protestants. Cela se fit " à la française. " Ce fut un bel épisode que M. Charron nous a conté dans une brochure qui est une page de votre histoire.

Mais maintenant, il faudra attendre longtemps, " dans la tranchée, " le jugement du Conseil Privé. Vous devrez vous soumettre à des vexations nombreuses, à des privations peut-être et à mille petits embarras. Les lenteurs

d'une guerre légale vont-elles vous faire douter de la justice et quitter le poste de combat ? Non, Mesdames et Messieurs, je ne le crois pas. Vous aurez la patience des longues résistances, vous souvenant que la moindre concession serait funeste, et que, dans un pareil cas, comme on dit en théologie, il n'y a pas de légèreté de matière. Le péché de compromission, dans des circonstances semblables, ne peut pas être véniel. Et c'est ce que M. Walsh, un Anglais, vous faisait entendre, l'autre jour, dans le " Beck's Weekly, " quand il citait le mot de Nietzsch : " Celui qui cède le moindrement, dans des conflits de cette sorte, est coupable de suicide par induction. " Aucun de vous ne voudra être complice de ce crime.

M. Doumic a trouvé l'explication de la patience et du désintéressement du soldat de 1914, dans les qualités d'endurance et de modestie des ancêtres, bourgeois et ouvriers, bâtisseurs des cathédrales gothiques et laboureurs obstinés du sol de France.

Vous n'aurez pas à vous étonner trop, non plus, de posséder la patience et le désintéressement qui vous sont aujourd'hui nécessaires, Vous avez pour ancêtres ces fondateurs de la vieille Nouvelle-France, qui n'ont pas dû seulement se battre et défricher, mais qui ont dû défricher sans cesse et se battre toujours. Il y eut un jour dans notre histoire où des soldats canadiens-français, placés comme vous en avant-poste, eurent aussi pour mission de " tenir le front qu'ils occupaient. " Cet avant-poste était au Long-Sault ; ces soldats étaient Dollard et ses compagnons. Vous ne refuserez pas d'avouer qu'ils surent remplir leur mission. C'est aux vertus, aux prières et aux mérites de ces ancêtres, — vertus, prières, mérites qui revivent en vous, — que vous ferez appel aux heures de doute et de découragement. N'est-il pas vrai, Mesdames et Messieurs, qu'il y a des moments où vous sentez en vous-mêmes cette survivance de vos pères ? C'est à ces

moments que votre vie doit d'être, à l'heure présente, et plus grande et plus haute et plus digne d'être transmise. C'est dans ces moments que nous prenons conscience de l'idéal que Dieu a donné à notre race et que nous devons travailler à réaliser chaque jour davantage, puisque c'est dans ce sublime effort que consiste le meilleur de nous-mêmes et notre raison d'être dans le monde.

Mesdames et Messieurs, le Président de la république de l'Equateur, Garcia Moreno, a prononcé, sous le fer même de l'assassin qui l'a tué, cette parole qui est grande et belle : " Dieu ne meurt pas ! "

C'est au Dieu qui ne meurt pas que doivent en appeler, en ces jours terribles, les nations bouleversées de l'Europe.

C'est au Dieu qui ne meurt pas que, au moment même où je vous parle, de leur lit de boue et de sang, les pauvres blessés de la grande guerre crient leur détresse et leur agonie.

C'est en ce Dieu qui ne meurt pas et de qui relève la vie des peuples que vous mettrez surtout, Mesdames et Messieurs, beaucoup plus que dans l'intelligence humaine ou dans vos qualités naturelles, l'espoir que vous avez de prolonger, sur le sol de l'Ontario, la vie de votre race, C'est Lui qui, ce soir, tandis que la grande ville est allée à ses plaisirs, vous a réunis pour l'œuvre sainte de vos écoles. Et c'est parce que je sais que dans tout l'Ontario, les nôtres adorent ce Dieu immortel et qu'il n'y a pas de groupe de notre race sans une église où Il règne ; c'est parce que je connais la force que donnent la foi chrétienne et la pratique de notre religion, que je puis, en terminant, vous dire, — parole qui se trouve exprimer, et je remercie Dieu qu'il en puisse être ainsi, ma foi de prêtre et ma conviction de Canadien-Français :

Je crois en vous, Canadiens Français de l'Ontario. Je crois en votre courage. Je crois en votre persévérance. Je crois que vous êtes dignes du poste périlleux et honorable que vous occupez. Je crois, Canadiens-Français de l'Ontario, mes frères et mes compatriotes, que vous êtes dignes de porter, non pas, commc la Belgique, " dans des mains sanglantes ", non pas, peut-être, le " palladium de l'humanité, " (1) mais, dans des mains au moins vaillantes et pures, le palladium du Canada français.

---

(1) Richepin : " A nos frères Belges "